

Sur le divan de l'art... on n'y échappe pas.

Philippe Porret, analyste et critique d'art, démontre bien que l'artiste et le psychanalyste ont en effet beaucoup de points communs (1) : « la cure analytique est cet art de la parole qui pousse l'analysant à voyager dans le monde de ses mots : pour en saisir l'enjeu contradictoire, cette création intime si douloureuse qui s'appelle le symptôme ; et, le dénouant, faire à sa façon œuvre de sa vie... Œuvre d'art ? » (2). Symptôme et œuvre ont donc cette vocation de saisir des questionnements identiques : « les œuvres des uns, les symptômes des autres y répondent »(3).

Prenons par exemple l'œuvre proliférante, hystérique et frénétique de Pipilotti Rist.

Artiste exubérante, elle a su faire de ses obsessions le principal matériau de ses œuvres (de même l'œuvre obsessionnelle d'Annette Messager, accumulant sans cesse images, objets, expériences intimes. Le tout soigneusement consigné dans des cahiers, classeurs, albums de l'artiste).

Il y a dans les installations, vidéos ou images de Pipilotti Rist, quelque chose du corps qui se révèle d'une pathologie hystérique.

Le corps — le sien — est fragmenté, malmené par des gros plans, déformé, altéré, grimé, exubérant ... Le visage qui vient se frotter et s'écraser contre la paroi de verre de la télé dans *Open My Glade* (2000, projection vidéo à Times Square, New York) (4) cherche désespérément de s'échapper, de fuir de cet enfermement . De même, l'hystérie énergétique de son corps se livre à une véritable chorégraphie pathologique dans la vidéo *I'am not the Girl Who Misses Much* (1986) (5). Par son œuvre, l'artiste explore toutes les limites, celles du corps, de l'artiste elle-même, de l'espace, celles des images qu'elle nomme « ses images intérieures », les désignant également : « symptômes psychosomatiques » (6).

J. Lacan écrit que le symptôme est un événement de corps (7). Pris dans un contexte artistique il est aussi un événement de l'œuvre. De l'œuvre faite corps. Du "corps de l'œuvre" (8). Des symptômes qui se révèlent à l'œuvre, par l'œuvre. L'œuvre comme traversée de « paroles » qui dirigent l'artiste, et qu'il ne maîtrise pas. Des petites choses qui s'échappent, et qui remontent à la surface, comme pour « nous mettre sous le nez », un flux de vérité (un soupçon de vérité).

« Petites choses qui s'échappent et reviennent à la surface » : ne peut-on pas faire, sur cette expression précise, un rapport évident à la névrose ou au refoulé. Le refoulé n'est-il pas, cette « chose » que l'on garde bien enfouie en profondeur de soi, jusqu'au jour, où par un curieux événement (une cure psychanalytique *a priori*), elle revient de ses abysses pour éclater, purulente, devant nos yeux ?

- (1) P. Porret, « Sur le divan des artistes », in *Beaux Arts magazine*, n°216, mai 2002, p. 74.
- (2) *Ibid.*
- (3) *Ibid.*
- (4) Pipilotti Rist, *Open My Glade*, 2000, Installation video, 91', projection à Times Square, New York, du 6 avril au 20 mai 2000, sur écran Panasonic, (commande du Public Art Fund, N. Y).
- (5) *Id.*, *I am not the Girl Who Misses Much*, 1986, video, Courtesy gal. Hauser & Wirth, Zurich.
- (6) Citée par Régis Durand, « Pipilotti Rist. Profusion et condensation », in *Art Press Magazine*, n°278, avril 2002, p. 21.
- (7) J. Lacan, « L'éveil du printemps », in *F. Wedekind, Théâtre*, Paris, NRF, 1974, p. 9-12.
- (8) D. Anzieu, *Le corps de l'œuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981.